



A LA MÉMOIRE

DU

COMTE BERTRAND DE MONTS DE SAVASSE

Capitaine de Frégate

Parmi les victimes du terrible naufrage du paquebot *L'Ysère*, nous avons été tout particulièrement émus de voir le nom du comte BERTRAND DE MONTS DE SAVASSE, capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre avec palmes.

Officier de marine d'une valeur professionnelle absolument remarquable, le comte de MONTS avait, pendant la guerre appartenu à cette phalange héroïque de fusiliers marins dont l'aurole de gloire brillera longtemps dans le ciel du pays de France ; il fut grièvement blessé au cours des combats de l'Yser mais ce gentilhomme de vieille race, se trouvait trop heureux d'avoir versé son sang pour le salut de sa Patrie.

Pour révéler ce qu'il fut comme époux et comme père dans l'intimité de sa famille, il faut avoir approché cette âme très élevée. Ce chrétien aussi ardent que modeste se faisait l'apôtre de la religion et de la marine, conquérant partout, auprès des jeunes en particulier, une durable sympathie.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'à l'heure où il aurait pu jouir d'une victoire à laquelle il avait si généreusement contribué, il disparaisse en pleine force, en pleine jeunesse, laissant tous les siens dans une douleur d'autant plus profonde que rien ne pouvait les préparer à une épreuve aussi dure et aussi foudroyante ?

Avant d'avoir des détails sur les derniers moments du capitaine de frégate DE MONT'S, connaissant la beauté morale de cette âme de marin, nous n'hésitions pas à affirmer que jusqu'à la dernière minute, il se serait oublié lui-même et n'aurait songé qu'au sauvetage de ses compagnons de danger. — Nous ne nous trompons pas. C'est ce qu'affirme le récit que nous avons pu obtenir de l'ami de la famille qui s'est rendu sur les lieux et a pu retrouver le corps et le ramener aux siens.

* *

Voici ce touchant récit, résumé des déclarations faites par les rescapés du bateau naufragé à l'ami de la famille :

Le paquebot *Afrique*, parti le 9 janvier au soir, s'arrêta quelques heures au Verdon, où le pilote de haute mer déclara qu'il était dangereux de quitter la Gironde à cause de la violence de la tempête. Cependant l'on ne ~~put~~ pas imprudemment de franchir la passe et le navire se lança dans la haute mer. Mais bientôt la tourmente l'obligea à faire cap à la lame, c'est-à-dire à se diriger vers l'Ouest tandis que sa route normale était au Sud-Ouest.

A 60 milles environ des parages de la Coubre, les plus dangereux de cette côte, la violence des lames, qui avaient plus de quatre mètres de hauteur, détermina l'échouage de l'une des machines par l'eau, probablement à la suite du soulèvement des parquets.

Lorsque cette première avarie fut constatée, le commandant LEBU, aidé par le capitaine de frégate DE MONT'S, qui avait spontanément mis sa grande expérience et l'autorité de son grade à sa disposition, décida de fuir la tempête et de chercher à gagner le port de La Pallice. Des signaux d'alarme avaient, au préalable, été lancés dans toutes les directions et n'avaient pas tardé à amener dans le voisinage de l'*Afrique* le paquebot *Ceylan*, qui avait quitté Bordeaux vingt-quatre heures après lui ; mais la violence de la tempête était telle qu'aucun des remorqueurs envoyé au secours du navire en détresse ne purent sortir des ports voisins.

Il fut impossible au *Ceylan* de passer une remorque à l'*Afrique* et les deux navires durent se contenter de ne pas se perdre de vue pendant la nuit du 10 et toute la journée du 11.

Pendant ce temps, le commandant LEBU ne quittait pas sa passerelle, et le capitaine de frégate DE MONT'S, en tenue, qui avait pris place sur la partie la plus élevée du navire, le secondait dans la manœuvre du vaisseau. L'énergie et le calme des deux officiers en imposaient à tous et l'ordre le plus parfait continuait, grâce à eux, à régner sur le paquebot en détresse.

Le navire était cependant couvert à chaque instant par les lames de plus de quatre mètres de hauteur et la situation devenait de plus en plus critique. Le poste du commandant DE MONT'S était assailli à chaque instant par elles et, sous leur menace, on dut imposer à l'héroïque officier d'installer un radeau sous ses pieds en cas d'échouage.

Dans la soirée du 11, le navire avait tous ses feux éteints et ne gouvernait plus ; sa provision de signaux était épuisée ; il fut complètement perdu de vue à la nuit et sa route, qui s'était constamment maintenue Sud-Ouest-Est, quitta brusquement cette direction. Elle devint Sud-Nord ; le malheureux paquebot était dressé avec une vitesse vertigineuse sur les écueils des Roches-Bonnes, qu'il abordait par le sud-ouest. Un coup de mer lui faisait franchir l'écueil vers le milieu et le précipitait sur le bateau-phare du centre. A ce moment précis, une lame gigantesque engloutissait le navire d'un seul coup. Tout était fini.

Le commandant DE MONTS a dû, à ce moment-là, être projeté au loin avec son radeau, être séparé de son frère esquif et périr presque aussitôt après. Son corps a été recueilli par un bateau de pêche le vendredi matin, 16 janvier, non loin du lieu de la catastrophe et ramené aux Sables-d'Olonne. Son corps a été identifié dès son arrivée et reconnu par l'ami envoyé à sa recherche. L'expression de sa sympathique physionomie reflétait le calme et l'énergie. Il est mort en soldat et en marin.

On a retrouvé sur lui le chapelet qui ne le quittait pas.

Le fier et brillant officier aurait, certes, pu quitter beaucoup plus tôt le navire en détresse en prenant place sur l'un des nombreux canots ou radeaux qu'on a essayé de mettre à la mer, mais dont un bien petit nombre a pu être sauvé. Il a préféré remplir jusqu'au bout son devoir de marin. Il est resté ainsi égal à lui-même, car sa bravoure et son esprit de sacrifice étaient légendaires dans la marine.

Plus de cinq cents personnes, dont quarante enfants et plus de cent femmes, restent engloutis et ne reparaitront probablement jamais. Ces malheureux, qui avaient vu les premières embarcations de sauvetage se briser contre le navire et leurs occupants noyés sous leurs yeux, avaient obstinément refusé de quitter le navire et s'étaient réfugiés en masse dans les superstructures (salons et salles à manger des premières), en attendant les secours, qui sont, hélas !

arrivés beaucoup trop tard. Leur mort a dû être instantanée. Mais Dieu les avait réconfortés sans nul doute — et notre vaillant capitaine ne dut pas s'en priver — par la bénédiction de Mgr Jalabert, vicaire apostolique de Sénégarbie, qui a péri, avec dix-huit pères ou frères du Saint-Esprit, dans le terrible naufrage de l'*Afrigue*.

* * *

Les Funérailles du commandant de Monts qui ont eu lieu le Vendredi, 23 janvier, à Carcassonne, ont revêtu le caractère d'une imposante manifestation de regrets à la mémoire de l'infortunée victime, en même temps que de sympathie envers la famille si cruellement éprouvée.

L'élite de la haute société de Carcassonne et de la région s'est donné rendez-vous aux obsèques. La ville entière et les alentours ont rendu un respectueux hommage au brillant capitaine de frégate que nous pleurons.

La levée du corps a été faite à 10 heures 30, par M. le chanoine Astruc, curé de Saint-Vincent, entouré d'un nombreux clergé.

En tête du cortège marchaient les orphelins et les vieillards des Petites Sœurs des pauvres. Un drapeau d'honneur porté par M. le capitaine Palmade, Léon Peirière, Jean Guiraud de Lévizac, Joseph de Niort, Cambournac et de Gauléjac, amis de la famille, précédaient le char funèbre.

Aux cordons du poêle : M. le capitaine de corvette de Vigouroux d'Arvien ; le médecin-major Bertrou, ancien médecin des fusiliers marins à Dixmude, représentait l'amiral Ronar'ch ; Dubarry, chef d'escadron au 3^e d'artillerie ; Laguerre, chef de bataillon au 143^e d'infanterie ; Hubert de Montal et Jourdan.

Le deuil était conduit par la comtesse Bertrand de Monts de Savasse et ses enfants, Mme Albert Laperrine d'Hautpoul, M. le comte Pierre et Guy de Monts de Savasse, le brigadier Jean de Monts et de très nombreux parents : mar-

quis de Monteynard, comtes Leariet Amalric de Solages, M. de Lahondès-Lafigère, comte de Monts, baron de Lislery, etc.,

Suivait un immense cortège, dans lequel on remarquait :

MM. les vicaires généraux Rodière et Pradiès, représentant Mgr l'Evêque ; M. Raynaud, conseiller de Préfecture, représentant M. le Préfet de l'Aude ; MM. les chanoines Charpentier, secrétaire général de l'Evêché ; Tournié archiprêtre de la cathédrale ; Combes, directeur du patronage ; Brunet, aumônier des Petites-Sœurs des pauvres ; Mitou, Supérieur et une délégation d'élèves du Petit Séminaire Saint Stanislas, et plusieurs officiers.

Les honneurs militaires étaient rendus par un piquet du 3^e d'artillerie et par une compagnie du 143^e d'infanterie.

A l'église Saint-Vincent, la grand'messe de *Requiem* a été chantée par le choeur des orphelins et la maîtrise, sous la direction de M. Fargues, maître de chapelle.

M. Baichère, l'éminent organiste de la paroisse était au grand orgue.

Après l'absoute l'on se rend au cimetière Saint-Vincent, où les honneurs militaires sont rendus comme ils l'avaient été au départ de la maison mortuaire.

Avant l'inhumation, M. le capitaine de corvette H. de Vigouroux d'Arvieu, délégué par l'amiral préfet maritime de Rochefort, camarade et ami du défunt, prononça, au nom de la marine, cet émouvant discours :

MADAME, MESSIEURS,

« C'est avec une profonde émotion que j'apporte sur ce cercueil l'hommage de la Marine à un des officiers dont elle s'honorait le plus ; et à sa veuve, à ses enfants, à tous les siens, l'expression de la très respectueuse et bien douleureuse sympathie éprouvée par ses chefs et ses camarades en apprenant que notre cher ami, le capitaine de frégate de

Monts de Savasse était une des victimes de la terrible catastrophe qui, après tant d'autres, hélas ! vient encore de porter le deuil et la douleur dans un trop grand nombre de familles Françaises.

« La mort, qu'il avait bravée si souvent sur les champs de bataille de terre et de mer, n'avait pas voulu de lui, pendant la longue et si rude guerre qui devait, par la valeur du sang Français, par l'énergie et le génie de nos chefs mais au prix de quels sacrifices ! se terminer par l'éclatante victoire de notre chère France !

« Blessé à Dixmude, alors qu'il faisait partie, comme lieutenant de vaisseau — il était entré à l'école navale en 1895, à l'âge de 18 ans ! — capitaine de compagnie de cette plétade de héros, la brigade Ronarçh des fusiliers marins, passée et à juste titre dans la légende ; à peine rétabli, il va commander une canonnière et remplira pendant de longs mois le rôle, obscur sans doute, mais terriblement pénible et dangereux, d'escorteur de convois, dans l'attente et la recherche perpétuelle de l'ennemi invisible, le sous marin. Il va servir ensuite la France sur un autre champ d'action, le Maroc, auprès du grand Chef qui nous a conquis et conservé cet Empire, le général Lyautey. En moins de cinq ans, sa valeur et les services rendus lui avaient valu les galons de capitaine de corvette, puis de capitaine de frégate, la croix d'Officier de la Légion d'honneur et la Croix de guerre.

« La paix faite, il n'avait que 42 ans. Il pensa que la carrière maritime ne suffirait désormais peut-être pas, dans le grade où il était parvenu, à satisfaire à son besoin d'action immédiatement utile. Dans ce Soudan immense que nous ont donné les Galléai, les Archinard, les Marchand, les Gouraud, les Houret et les Mangin, où l'activité et le génie français peuvent se déployer à l'aise sous toutes les formes, où il y a tant à faire et à créer, il vit un but nouveau à son existence de soldat qui a remis l'épée au fourreau.

« Dieu n'a pas permis qu'il l'atteignit. Ce que nous savons de sa vie nous fait connaître ce qu'a dû être sa mort. Et nous pouvons, avec certitude, évoquer la noble et belle figure, d'une bravoure toujours souriante et calme, la haute stature du commandant de Monts, se tenant aux côtés du commandant de l'*Afriqué*, l'aidant de son autorité morale et de son expérience de marin, et réconfortant par son attitude les malheureux passagers terrifiés par les lames monstrueuses et déferlantes que la tempête, à son paroxysme de fureur, lance à l'assaut du navire entr'ouvert. Ils savent qu'ils ne peuvent rien et que le dévouement fatal est inévitable : ils lutteront néanmoins jusqu'au bout et tenteront l'impossible pour arracher à la mort les existences humaines dont tout l'espoir est en eux. Leur sort est à eux, ils le connaissent et ne s'en inquièrent pas. Ils mourront à leur poste d'honneur en braves, en marins Français, avec la conscience du devoir pleinement accompli, en envoyant à leurs familles et à Dieu leur suprême pensée avec leur dernier soupir.

« Madame, dans votre affreux malheur, vos sentiments chrétiens sont votre plus grande et plus efficace consolation. Le commandant de Monts a rejoint au Ciel nos camarades de Dixmude et de tant d'autres champs de bataille et a recueilli, à son tour, la récompense que Dieu accorde certainement à ceux dont la vie fut pure et droite comme une lame d'épée et qui sont morts en martyrs et en héros. Le souvenir du magnifique soldat, dont vous avez été la compagne bien-aimée sur cette terre, fera votre fierté et celle des nombreux enfants que vous avez généreusement donnés au pays, auxquels il laisse, avec un beau nom, une fois de plus illustré par lui, l'exemple splendide de sa vie et de sa mort. La marine et tous ses camarades, qui étaient aussi ses amis, prennent une part bien grande et bien sincère à votre immense douleur et, avec vous tous, garderont pieusement la mémoire de celui que nous pleurons comme un frère et dont nous sommes et resterons si légitimement fiers.

« Mon cher de Monts, mon ami, mon ancien, je t'apporte le salut de tous tes compagnons d'armes et te dis notre suprême et fraternel adieu. ! »

* *

Les très nombreux assistants pleurent ce héros de la marine, dont la perte sera péniblement ressentie dans la région, car si M. de Monts se rattachait par ses origines à la province du Dauphiné, où son nom est depuis des siècles synonyme d'honneur et de chevalerie, il était devenu notre compatriote par son mariage avec Mlle Thérèse Laperrine d'Hautpoul et se préoccupait de l'action sociale qu'il avait à exercer dans son domaine de Gaure.

Malgré les circonstances tragiques de sa mort, sa famille trouvera, nous le savons, dans ses espérances chrétiennes la seule consolation qui puisse exister devant une semblable catastrophe.

Ces espérances chrétiennes, le cher disparu les a manifestées plusieurs fois pendant la guerre, en écrivant aux siens, des lignes comme celles-ci : « Si Dieu me veut, il me prendra. S'il veut me conserver, je suis à ses ordres comme un militaire à ceux de son général ».

Et quelques jours après, le matin de la fête de l'Ascension, en mai 1915, il écrivait encore « J'ai fait pieusement et froidement le sacrifice de ma vie. Si Dieu veut de moi, il me trouvera prêt. J'ai ce matin, servi la messe et communie. » Soutenu par les prières de tous les miens, j'espère faire « mon devoir jusqu'au bout »

« La vie avait pour moi des douceurs exquisées ; j'y jouis-
« sais du bonheur le plus complet et le plus parfait qu'on
« puisse souhaiter sur cette terre. Si Dieu a décidé de mettre
« un terme à ce paradis anticipé, je lui demande seulement
« de me donner accès au vrai Paradis, à celui des justes et
« des Saints.

Bravant toute indiscretion nous n'avons pas hésité à publier ces extraits de pages intimes, parce qu'ils mettent en pleine lumière les sentiments profondément religieux, la foi très vive du grand chrétien que nous avons perdu. Sa mort, par un coup qui a donné la suprême consécration à la fidélité de sa foi chrétienne ne nous a laissé que le devoir de lui conserver dans notre cœur la jeunesse du souvenir.

